



HAL
open science

Hore, Jarrod. 2022. Visions of Nature : How Landscape Photography Shaped Settler Colonialism

Daniel Foliard

► **To cite this version:**

Daniel Foliard. Hore, Jarrod. 2022. Visions of Nature : How Landscape Photography Shaped Settler Colonialism. *Photographica*, 2024, 9, pp.177-179. 10.4000/12pay . hal-04803446

HAL Id: hal-04803446

<https://hal.science/hal-04803446v1>

Submitted on 25 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Hore, Jarrod. 2022. *Visions of Nature : How Landscape Photography Shaped Settler Colonialism*

Oakland (Calif.) : University of California Press.

Daniel Foliard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/photographica/2822>

DOI : 10.4000/12pay

ISSN : 2740-5826

Éditeur

Éditions de la Sorbonne

Édition imprimée

Date de publication : 2 septembre 2024

Pagination : 177-179

ISBN : 979-10-351-0994-3

ISSN : 2780-8572

Ce document vous est fourni par Université Paris Cité



Référence électronique

Daniel Foliard, « Hore, Jarrod. 2022. *Visions of Nature : How Landscape Photography Shaped Settler Colonialism* », *Photographica* [En ligne], 9 | 2024, mis en ligne le 21 octobre 2024, consulté le 25 novembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/photographica/2822> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12pay>

Ce document a été généré automatiquement le 18 novembre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Hore, Jarrod. 2022. *Visions of Nature : How Landscape Photography Shaped Settler Colonialism*

Oakland (Calif.) : University of California Press.

Daniel Foliard

RÉFÉRENCE

Hore, Jarrod. 2022. *Visions of Nature : How Landscape Photography Shaped Settler Colonialism*. Oakland (Calif.) : University of California Press.

- 1 Tiré d'une thèse de doctorat, *Visions of Nature* est le premier livre de l'historien Jarrod Hore. Dans cette monographie richement illustrée, l'auteur déconstruit l'enregistrement photographique des paysages de colonies anglophones de peuplement, toutes situées sur le pourtour du Pacifique. Ce ne sont pas moins de six photographes (Carleton Watkins, Eadweard Muybridge, Alfred Burton, John Beattie, Daniel Mundy et Nicholas Caire) que l'on suit des années 1860 au début du xx^e siècle dans cette analyse de ce que l'auteur considère être une catégorie à part entière, celle d'une photographie de paysages intrinsèquement liée aux structures et aux dynamiques du colonialisme de peuplement euro-américain.
- 2 Une hypothèse, voire un postulat, est au cœur de l'ouvrage : la photographie, loin de n'être qu'une simple empreinte, aurait contribué activement à l'effacement des peuples indigènes et aux modes d'emprise territoriale caractéristiques de ce que Patrick Wolfe a conceptualisé sous l'expression *settler colonialism* (« colonialisme de peuplement » en français), dont la popularité n'est plus à démontrer¹. Jarrod Hore construit sa démonstration sur la métabolisation de la nature par l'image en sept chapitres qui examinent, non seulement ce que la photographie évoquée dans le livre montre des mondes colonisés, mais aussi ce qu'elle leur fit en termes de domination, de constructions imaginaires et de territorialisations. Du Yosemite aux Alpes néo-

zélandaises en passant par la Tasmanie et l'Australie, les paysages sont ici pensés comme des constructions manifestant des relations de pouvoirs asymétriques, au sens où l'entend William John Thomas Mitchell. Catégorisation des différentes terres des plus utiles aux moins utiles pour les colons, poussées conservacionnistes, expulsion visuelle et concrète des peuples indigènes : l'auteur définit les contours de pratiques coloniales et photographiques à la fois systémiques et interconnectées à l'échelle du Pacifique.

- 3 Le propos est appuyé par une riche documentation qui est parfaitement maîtrisée. Convaincant à plus d'un titre, il repose toutefois par trop sur un recours qui peut sembler parfois incantatoire à la notion de *settler colonialism*. L'ouvrage tend parfois à naturaliser une hypothèse de départ, c'est-à-dire la participation dynamique de la production photographique à la transformation coloniale de l'espace, sans toujours apporter toute la substance nécessaire pour la démontrer. Le rapport très concret entre photographie, topographie et cartographie est ainsi bien abordé, mais sans que les utilisations les plus prosaïques de ces articulations techniques ne soient vraiment explicitées. Ce sont pourtant des usages de la photographie dont la nature coloniale est indiscutable. Il est vrai que les Indes britanniques en offrent des exemples mieux documentés que dans d'autres espaces de l'empire, mais praticiens australiens et néo-zélandais ne sont pas en reste. On pense notamment à George Heimbrod dont les travaux sur la photo-topographie sont diffusés en Europe.
- 4 La cohérence de l'argument est par ailleurs une conséquence directe de la construction d'un corpus (et d'une bibliographie) resserrés sur le monde anglophone. Or les constructions photographiques des mondes coloniaux de la ceinture Pacifique ne se limitent pas à cette sphère. Le choix de travailler sur la production de ces six hommes blancs, s'il est par ailleurs bien justifié dans l'ouvrage, prédétermine, en quelque sorte, les résultats. Des mentions, même passagères, aux pratiques photographiques coloniales japonaises à Formose, ou à celle des Français en Nouvelle-Calédonie, auraient sans doute permis d'infirmier ou de confirmer certaines des conclusions. Dans la même logique, l'inclusion de références à la production photographique de femmes – on pense à Caroline Gurrey à Hawaï par exemple – ou de pionniers indigènes du médium – comme Benjamin Haldane en Alaska – aurait permis d'enrichir le propos et de mettre en regard le corpus traité avec d'autres possibles photographiques sur cette ceinture Pacifique qui sert de cadre géographique à l'ouvrage.
- 5 Si le choix d'une focale resserrée en termes de corpus est bien sûr parfaitement compréhensible, l'anglophonie quasi exclusive de la bibliographie – et la politique des citations qui la sous-tend tel un impensé – posent plus de difficultés pour un ouvrage qui veut analyser les dynamiques de pouvoir. Les analyses d'Henri Lefebvre sur la production de l'espace étayaient ainsi une partie du cadre théorique de l'ouvrage, mais elles ne sont entendues qu'à travers ses échos anglophones par exemple. François Brunet fait une courte apparition sans que son apport à l'étude de Watkins et de la photographie de l'Ouest américain ne soit pleinement exploité. La littérature en espagnol sur la photographie sud-américaine des régions côtières du Pacifique, pourtant riche d'une grille conceptuelle dont l'importance pour l'analyse du colonialisme est connue – on pense à Walter Mignolo –, aurait permis d'approcher une perspective vraiment connectée du phénomène étudié à l'échelle d'un Pacifique qui ne soit pas uniquement celui de l'*imperium* anglophone, dont le livre prouve indirectement qu'il a la vie dure.

- 6 *Visions of Nature*, c'est heureux, donne à voir de nombreuses reproductions photographiques. Ces abondantes illustrations, dûment analysées, peuvent parfois donner l'impression que les photographies présentées sont des fragments indépendants des séries dans lesquelles elles trouvaient leur place à l'origine. La figure 29 en offre un exemple. Elle reproduit une vue stéréoscopique réalisée par Muybridge lors du conflit contre les Modocs (1872-1873, Californie), la dernière et tragique soi-disant « guerre indienne » dans la région. Or, cette photographie ne peut être isolée de la série d'au moins cinquante vues que vendait Muybridge à l'époque. C'est dans la succession et les liens entre ces différentes images, qu'elles soient des paysages ou des portraits, que les interprétations contemporaines de l'édition de ces vues se forgeaient. Aux yeux des spectateurs de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, bien des photographies présentées dans l'ouvrage n'existaient pas en dehors de leur relation avec les autres vues collées dans l'album qu'ils compulsaient ou avec celles qui étaient projetées lors de la séance de lanterne magique à laquelle ils assistaient. Souligner la dimension sérielle de la photographie n'aurait ainsi pas été inutile.
- 7 Par ailleurs, la vue stéréoscopique de Muybridge, regardée à l'époque à travers un appareil un peu inconfortable pour en révéler l'illusion de profondeur, ne peut être observée que comme pure image. Objet manipulé par son utilisateur au XIX^e siècle, elle est aussi la trace d'un événement photographique marqué par une complexité parfois sous-estimée dans le livre de Jarrod Hore. On y voit, d'après une légende inventive forgée par Muybridge, un « guerrier Modoc sur le sentier de la guerre ». Mais cette personne n'est autre que l'un des guides, lié aux peuples de langue Sahaptin, du photographe. La présence indigène se manifeste ici sous les traits d'un individu stipendié par les représentants de la puissance coloniale. Le hors-cadre de la production photographique coloniale surgit pour une fois dans l'image et nous rappelle qu'il y a, dans le dos de Muybridge qui prend ses vues de paysage vides, un monde inéluctablement plein des paradoxes de la situation coloniale.
- 8 On imagine aisément qu'une telle situation, qui implique une forme de participation indigène, n'est pas unique à la Californie du début des années 1870. Il ne s'agit évidemment pas de nier la profonde dissymétrie qui caractérise la relation coloniale et photographique dans de telles situations – le cas de la Tasmanie où la colonisation a éradiqué les peuples indigènes en offre un exemple frappant –, mais de ne pas ajouter de l'effacement à l'effacement. Rares sont les expéditions photographiques coloniales au XIX^e siècle qui n'aient pesé très concrètement, et lourdement, sur les épaules de porteurs ou de guides locaux. Ils n'ont pas eu qu'un rôle périphérique dans le repérage des sites à photographier et dans les négociations avec les rares figures locales susceptibles d'intégrer l'image. À trop répéter le pouvoir, bien réel, du *settler colonialism* en images et actes, on pourrait facilement en oublier de guetter les infimes traces de mille tentatives de survie, de refus et d'accommodements par les colonisés dont la déclaration d'Uluru² qui ouvre le livre offre justement un puissant écho. Elles permettent aussi de lire bien de ces images de terres conquises ou à conquérir à contrecourant des cadres posés par leurs créateurs. À l'aune de la lecture d'Elizabeth Edwards, le portrait de Te Mamaku (p. 119) aurait ainsi pu être observé en prenant en considération les multiples contextes qui en nuancent l'asymétrie immédiatement apparente.
- 9 Au-delà de la qualité scientifique évidente de ce livre, et en dépit des nuances apportées ici – elles ne sont au fond qu'autant de pistes de travail –, Jarrod Hore nous montre

l'héritage paradoxal d'espaces disparus dont l'unique trace palpable est parfois photographique. C'est peut-être l'apport le plus frappant de cet ouvrage qui donne à voir les empreintes plus que séculaires de mondes en cours de disparition. Lecteurs et lectrices du XXI^e siècle, eux-mêmes contemplant l'implacable transformation et destruction des forêts, des coraux et des rivières qui furent leurs paysages, y trouveront de surprenants reflets.

NOTES

1. Patrick Wolfe, *Settler Colonialism and the Transformation of Anthropology : The Politics and Poetics of an Ethnographic Event*. Londres : Cassell, 1999.
 2. Cette déclaration, publiée en mai 2017, fut signée par 270 Aborigènes et Insulaires du détroit de Torres. Elle visait à demander une meilleure représentation des voix aborigènes au Parlement, une reconnaissance des effets de la colonisation sur les « premiers peuples » et un travail de réconciliation.
-

AUTEURS

DANIEL FOLIARD

Université Paris Cité / LARCA